

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION

Ce n'est pas sans hésitation que je republie, dix-sept ans après, ce livre d'histoire et de philosophie des sciences. Nous étions alors en pleine crise des missiles et la guerre froide battait son plein. Quant à l'anthropologie des sciences, elle ne faisait encore que balbutier, apprenant tout juste à se défaire de la notion de « société » pour se tourner à nouveau vers les objets qui ne ressemblaient pourtant guère aux figures traditionnelles de l'objectivité. D'où le titre initial, *Les Microbes : guerre et paix*, qui met à l'honneur les nouveaux agents plutôt que le nom de Louis Pasteur qui les a découverts. Un simple détail fera mieux saisir le passage du temps : les ordinateurs personnels commençant tout juste à envahir la vie universitaire, ce livre fut l'un des premiers en France à passer directement par modem de l'Olivetti ET 351 à l'imprimeur (ce qui explique les nombreux défauts de l'édition originale).

Une chose pourtant n'a pas changé : l'expression « guerre des sciences ». Je l'employais alors sur le modèle des « guerres de religion » pour désigner la transformation rapide d'une source de paix en une occasion de scandale dont la guerre atomique, toujours menaçante, offrait à l'époque le plus terrifiant exemple. Le mot s'est aujourd'hui banalisé au point de désigner toutes les incertitudes concernant le rôle et la place des sciences dans la culture et dans la démocratie. Le moins qu'on puisse dire est que l'on ne s'est pas éloigné, en quelque vingt ans, des imbroglios de sciences et de politiques, mais que l'histoire les a, au contraire, multipliés à foison. On peut même affirmer que la fin du moder-

nisme n'a fait qu'aviver l'importance de toutes les questions abordées dans ce livre qui paraissaient à l'époque si incongrues. Nous étions encore un peu modernes. Nous ne le sommes décidément plus du tout.

Pour avancer dans ces questions délicates, il convenait d'abord de se priver d'une ressource qui paraissait pourtant de bon sens : l'opposition entre les rapports de force et les rapports de raison. Au lieu d'être la source de tout salut, comme le pensent les politiques aussi bien que les moralistes, cette distinction rend impraticable toute recherche de paix en matière de science. C'est à suspendre cette distinction que je m'efforçais dans cet ouvrage, avec une certaine impatience juvénile, sous la forme d'un réexamen de l'histoire de Pasteur puis, dans sa seconde partie, sous les espèces d'un traité de philosophie. La solution n'apparaît illégitime, et même dangereuse, que si l'on persiste à prendre la notion de « force » comme l'antagoniste de la « raison ». Or, c'est à une autre opposition que je m'attache ici : celle entre la force – qui suppose une composition progressive des ressources – et la puissance qui dissimule entièrement les multitudes qui la rendent effective. Il s'agit donc de passer des vertiges de la puissance à la simple et banale positivité des forces. Si l'expression de « rapport de forces » paraît encore trop proche de son héritage nietzschéen, on peut la remplacer partout et sans changement par l'expression de « rapports de faiblesse ».

À cause de l'exigence de symétrie et de son abandon de la distinction rassurante entre la force et la raison, cette sociologie de la traduction¹ (ou « théorie de l'acteur-réseau » comme on l'appelle à l'étranger) a suscité de vives critiques². On a dit qu'elle décrivait mal le monde social. Telle est l'autre raison pour republier ce travail car les critiques n'ont pas vu, à mon avis, qu'il s'agissait d'une forme de métaphy-

1. C'est l'expression que lui avait donnée Michel Callon, 1989, *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, et que j'ai prolongée ensuite dans Bruno Latour, 1989, *La Science en action*.

2. La plus mordante est certainement celle de Simon Schaffer, 1991, « The Eighteenth Brumaire of Bruno Latour ».

sique qui n'acceptait justement pas la distinction entre la nature et la société. Nous cherchions moins à faire une sociologie du social qu'à nous procurer une métaphysique assez libre d'allure pour encaisser la variabilité stupéfiante des mondes dans lesquels les acteurs eux-mêmes, et pas simplement les scientifiques et les ingénieurs, engageaient l'anthropologue. Comme je ne connaissais pas à l'époque les travaux de Gabriel Tarde, republiés depuis¹, il m'a fallu rétablir moi-même, et avec beaucoup de maladresses, une continuité perdue entre philosophie et sociologie, contre la tradition dominante en sciences sociales, obnubilée par le danger de toutes les formes de naturalisme. D'où l'idée de cette sorte de « bombe binaire » qui devait permettre de déployer les principes d'une philosophie commune des sciences et des sociétés, à la fois par la présentation d'une méthode et par une application empirique de celle-ci.

C'est cette dernière qui m'a fait le plus hésiter. Les lacunes de mon enquête socio-sémiotique sur le pastorisme sont si nombreuses qu'il fallait soit tout reprendre, soit tout laisser en l'état. Je me suis résigné à la seconde solution, me contentant seulement de mettre cette nouvelle édition française en accord avec la version anglaise publiée quatre années plus tard², et de rajeunir la bibliographie pour tenir compte des nouvelles éditions rendues disponibles au moment des célébrations du centenaire de la mort de Louis Pasteur³. Si je n'ai pas tout réécrit, c'est qu'il ne s'agissait pas d'un véritable travail d'historien⁴, mais plutôt d'un exercice de méthode en sociologie des sciences pour tester les diverses façons dont

1. En particulier Gabriel Tarde, 1999 réédition, *Monadologie et sociologie*, qui m'aurait évité bien des erreurs.

2. Qui diffère surtout par des notes traduites pour cette édition de poche (Bruno Latour, 1988, *The Pasteurization of France*).

3. Célébration à laquelle j'ai d'ailleurs contribué par un ouvrage illustré conçu pour le grand public : Bruno Latour, 1994, *Pasteur - une science, un style, un siècle*. Le dossier le plus intéressant, publié à cette occasion, est probablement celui de Françoise Balibar et Marie Laure Privat, 1995, *Pasteur, cahiers d'un savant*.

4. Ce travail a été accompli en partie par le livre de Claire Salomon-Bayet, 1986, *Pasteur et la révolution pastorienne*. C'est d'ailleurs grâce à Claire Salo-

on peut modifier la notion de contexte social¹. Comme je n'ai jamais cessé de travailler sur Pasteur, en particulier sur sa dispute avec Félix-Archimède Pouchet concernant la génération spontanée, je compte bien reprendre plus tard ce dossier avec un livre qui sera, je l'espère, plus digne des historiens des sciences et qui traitera de la délicate question de l'historicité des objets savants.

Si, tout compte fait, j'ai décidé de courir le risque de ce passage en poche, c'est parce que l'histoire des renouvellements de la raison court à la fois aussi vite que le lièvre et se traîne aussi lentement que la tortue. En l'espace d'une génération, tout a changé dans les rapports que les scientifiques entretiennent avec le reste de la culture, alors que les figures du savant sont restées celles qui avaient cours au temps de Monod, de Joliot, de Pasteur, de Carnot, voire de Voltaire. Le rationalisme, s'il veut rattraper son temps, doit travailler dur et vite. C'est à quoi l'anthropologie des sciences s'efforce de l'aider, même si cet appui peut souvent l'horrifier². Mais, assez d'états d'âme. N'est-ce pas le grand avantage du marché de l'édition que de pouvoir se décharger sur les lecteurs du soin de juger de ses choix ?

B.L.

mon-Bayet que j'ai eu la chance de pouvoir approcher de Pasteur et du métier d'historien des sciences.

1. Une reprise complète aurait demandé de bénéficier du livre enfin publié du seul historien vraiment spécialisé dans l'histoire de Pasteur, Gerald G. Geison, 1995, *The Private Science of Louis Pasteur*, de celui de Michel Morange, 1991, *L'Institut Pasteur : contributions à son histoire sur l'Institut Pasteur*, et de pouvoir traiter à fond les travaux plus récents sur le pastorisme (en particulier la remarquable thèse de John Andrew Mendelsohn, 1996, *Cultures of Bacteriology : Formation and Transformation of a Science in France and Germany, 1870-1914*). Il aurait aussi fallu pouvoir établir une comparaison internationale. Sur les liens précis entre microbiologie, hygiène et politique, il manque toujours pour cette époque en France l'équivalent du remarquable Richard J. Evans, 1987, *Death in Hamburg. Society and Politics in the Cholera Years, 1830-1910*.

2. A quel point les analyses commencées dans ce livre peuvent permettre de retrouver, après quelques épreuves, tant les intuitions de la morale que celle de la raison, on pourra peut-être s'en convaincre en lisant Bruno Latour, 1999, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*.